

## Chapitre 2 : la connaissance sociologique

### I) Epistémologie

#### 1) Qu'est-ce que la science

?

##### a) Définir la science

Au début du 20<sup>ème</sup>, le cercle de Vienne (courant de l'empirisme logique) défend l'idée que l'expérience constitue bien la seule source de connaissance, mais qu'il revient à la raison de bâtir un système logique organisant les énoncés issus de l'expérimentation. Thèse critiquée par Karl Popper (*la logique de la découverte scientifique*), on ne peut selon lui tirer des lois universelles à partir de proposition singulière issue de l'observation. Pour lui, une théorie peut être qualifiée de scientifique dès lors qu'elle se porte à l'épreuve de la réfutabilité. Une proposition est donc vraie tant qu'elle n'a pas été démentie. **Pour Bachelard, il y a une rupture nécessaire entre science et connaissance commune, la connaissance vulgaire est un « obstacle épistémologique ».** **La science doit pour lui construire les faits**, par exemple la théorie de la relativité apparaît comme vraie avant d'apparaître comme réelle, c'est donc la science qui instruit la raison. Pour Thomas Kuhn (*La structure des révolutions scientifiques*, 1962) parle du paradigme dominant qui, faisant autorité, s'impose dans un champ du savoir, ce paradigme est un ensemble de problèmes, de solutions et de méthodes accepté par une communauté scientifique. Si un paradigme est acquis, il n'est plus besoin pour un chercheur individuel de tout édifier en partant des premiers principes, et ce jusqu'à ce que la « science normale » (=paradigme dominant) fasse l'objet d'une réfutation, surgit alors un nouveau paradigme, le (progrès) scientifique se fait donc par rupture. Imre Lakatos tente de dépasser l'antagonisme entre Popper et Kuhn, son analyse est fondée à la fois sur la logique et sur l'histoire. Il introduit la notion de « programme de recherche » : ensemble de théories en développement, mais liées les unes aux autres et ancrées dans un ensemble de connaissance partagé formant un *noyau dur*, cet ensemble s'étend par ajout dès lors que les anomalies (inexpliqués) apparaissent.

##### b) Une science sociologique ?

Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, 1973 : **« Toute recherche scientifique postule un dualisme de l'observateur et de son objet, l'homme joue le rôle de l'observateur et il a le monde pour objet (...). Si les sciences humaines et sociales sont véritablement des sciences, elles doivent préserver ce dualisme, qu'elles déplacent seulement pour le placer au sein même de l'homme : la coupure passant alors entre l'homme qui observe et celui et ceux qui sont observés. Mais, ce faisant, elles ne vont pas au-delà du respect d'un principe. Car s'il leur fallait se modeler intégralement sur les sciences exactes et naturelles, elles ne devraient pas**

*seulement expérimenter sur ces hommes qu'elles se contentent d'observer (...) ; il serait aussi indispensable que ces hommes ne fussent pas conscients qu'on expérimentât sur eux, faute de quoi la conscience qu'ils en prendraient modifierait de manière imprévisible la marche de l'expérimentation. La conscience apparaît ainsi comme l'ennemie secrète des sciences de l'homme ».*

Au 19<sup>ème</sup>, alors que la socio comme discipline n'existe pas, la physique constitue l'emblème de la science, les travaux d'Adolphe Quételet le montre, il veut bâtir « une physique sociale » (De l'Homme. Essai de physique sociale (1835) : approche de la physique sur les comportements humains, tout en acceptant l'idée du libre arbitre, en accumulant un grand nombre d'observation quantitative, on se détache de l'individu pour accéder à des faits généraux et des causes générales, il s'agit de bâtir « l'homme moyen » et d'établir des lois, par exemple sur la criminalité, de mettre à jour des causalités « *qui ne tiennent plus compte de la dimension individuelle et qui retrouve le modèle de la physique* ». A la même époque, la démarche de **Tocqueville est toute autre : recours à l'histoire, aux données politiques plutôt que statistiques, approche individualiste et comparative**. Boudon disait à son propos : « *dans ses analyses, le comportement des individus est toujours conçu comme intentionnel. Les agents sociaux sont en d'autres termes décrits comme cherchant à servir au mieux leur intérêt en tenant compte des contraintes résultant du contexte ou du système d'interaction auquel ils appartiennent* ». Ainsi, déjà à cette époque s'observe une dualité dans la manière d'ériger une pensée du sociale, une dualité qui à la fin du 19<sup>ème</sup> donnera lieu à la querelle des méthodes (Allemagne, positiviste [Dilthey]/ d'autres défendant l'idée d'une spécificité des sciences sociales)

## **2) Objet et démarche de l'analyse sociologique chez les fondateurs de la sociologie**

### **a) Durkheim ou la sociologie comme science de l'explication des faits sociaux**

Objectivation et recherche d'explication. L'objet de la socio est pour lui la connaissance du **fait social** : *manière d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu et qui sont douées d'un pouvoir de coercition*. Il s'agit de retrouver les déterminations qui s'exercent dans les relations sociales, qui apparaissent dans les représentations et les actions des individus, donc dans un niveau de réalité ni psychique, ni organique mais social, qui a pour substrat la société. La méthode de Durkheim consiste en une recherche de variations concomitante, établir des rapports de causalité (rattacher un effet à sa cause ou une cause à son effet). Or le rapport de causalité passe par l'expérimentation dans les sciences de la nature. Les difficultés pratiques qu'elle soulève en sociologie le conduisent à lui substituer une « *méthode comparative* » qu'il qualifie « *d'expérimentation indirecte* ». Il conserve ainsi la démarche de l'analyse scientifique dont le raisonnement expérimental est fondé sur l'idée qu' « *à un même effet correspond toujours une même cause* ». Il faut mettre à jour des corrélations, mais corrélation ne signifie pas causalité (la concomitance entre deux phénomènes peut témoigner de leur dépendance d'un troisième). 1897 : Il applique sa méthode dans l'étude du suicide, acte considéré comme éminemment individuel, qui relève de la psychologie. Le suicide est un fait social, il le saisit à partir d'un indicateur : le taux de suicide (plusieurs observations comme le fait que le taux de suicide augmente avec l'âge, qu'il est plus fort pour les célibataires, **la famille protège du suicide [taille, solidité, solidarité, intégration]**...). Il s'écarte ainsi du sens commun qui attribue au suicide des causes diverses

(folies, alcoolisme, race, hérédité). Conclusion : *Le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu*. Son analyse est macrosociologique, le fait social a une existence propre au niveau macro : il forme une réalité *sui generis*.

## **b) Weber ou la sociologie comme science de la compréhension des actions sociales**

« *Nous appelons sociologie une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets* ». Activité sociale : toute conduite individuelle investie par l'acteur social d'un *sens subjectif et orienté vers autrui*. L'objet de la socio réside donc dans **les interactions**. L'approche compréhensive peut emprunter un caractère rationnel et se fonder sur la logique des mathématiques. Mais les individus ne sont pas seulement guidés par une rationalité en finalité et bien des conduites supposent des motivations affectives et émotionnelles. Il faut donc se mettre à la place du sujet et éprouver mentalement ce qu'il ressent pour pouvoir comprendre son comportement. Voici les types idéaux de l'action sociale :

- **Action rationnelle en finalité** : action instrumentale, adéquation entre fin et moyen. « *la rationalité absolue en finalité n'est pour l'essentiel qu'un cas limite théorique* »
- **Action rationnelle en valeur** : comportement réfléchi mais orienté par « *la croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle – d'ordre éthique, esthétique, religieux ou autre* ». Le bien le beau le vrai...
- **Action affective** : sentiments et passions ou encore pulsions (semble sortir du cadre de l'activité sociale)
- **Action traditionnelle** : coutume (différend de l'habitude qui suppose une non-conscience de l'acte et qui sort donc du cadre de l'activité sociale)

Le type idéal est un outil heuristique qui permet au sociologue démuni et dérouté face à la complexité de la réalité sociale d'y découper un ensemble de traits caractéristiques relatifs à un phénomène ou à un type de relations. Cela relève d'une approche nominaliste, qui considère que les concepts que nous construisons ne se confondent pas avec la réalité empirique. Ce sont des artifices méthodologiques destinés à faire apparaître la réalité et à la rendre compréhensible. Chez Weber, la rationalisation, la domination ou la bureaucratie sont des types idéaux. Dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), Weber s'intéresse au processus de rationalisation qui caractérise le monde moderne. Jusqu'au 16<sup>ème</sup>, le poids de la religion est tel qu'il empêche toute innovation en termes de comportements économiques. L'action économique est alors traditionnelle (relations coutumières de type

paysans/seigneurs). La réforme protestante (en particulier calvinisme [dogme de la prédestination]), valorise l'ascétisme et élève le travail au rang d'activité purificatrice et rédemptrice. Ils adoptent un comportement rationnel en valeur qui transforme la vie économique et sociale (hausse de l'investissement et hausse des niveaux de vie). Mais la vie économique devient elle-même plus centrale et plus intense car la concurrence s'intensifie. Pour préserver leur niveau de vie, les individus doivent donc adopter un comportement rationnel en finalité à visée économique. On passe des mobiles religieux à des fins économiques (Cage d'acier). Une

démarche individualiste procédant à partir des motivations qui guident les actions individuelle peut rendre compte de l'émergence d'un phénomène macrosociologique, le capitalisme. Il réfute par là le matérialisme historique et le déterminisme économique de Marx (Superstructure -> infrastructure !).

### 3) L'épistémologie de la sociologie et le problème du pluralisme de la connaissance sociologique

a) Science de la nature et sciences sociales

Les sciences humaines et sociales (dites molles) manqueraient de rigueur et d'objectivité. Leurs auteurs seraient incapables de neutraliser leurs opinions. Sur le plan méthodologique, elles ne répondraient pas au modèle de scientificité imposé par les sciences de la nature (analyse des faits, hypothèses, explication, démonstration, expérimentation). Les réalités appréhendées par la socio ne sont jamais totalement déterminées, elles sont historiques alors que les sciences de la nature ont pour objet des phénomènes anhistoriques. C'est l'argument de Passeron dans *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel* : le raisonnement sociologique relève d'un espace assertorique, i.e. dans lequel les assertions sont contingentes car subordonnée à un contexte. Il est donc impossible de formuler des lois absolument vraies. Les faits sociaux sont donc singuliers et les agents sont dotés d'une conscience et d'une réflexivité. Pour ces raisons et d'autres encore (difficulté d'expérimenter, recours obligatoire à la langue naturelle pour rendre compte des faits, caractère non cumulatif des connaissances). La socio est donc partagée entre une ambition nomothétique et une modestie heuristique.

b) L'objet de la sociologie : le pluralisme des définitions.

Le pluralisme des théories empêche une quelconque « *unité de paradigme* » (Kuhn) ou un « *programme de recherche* » (Lakatos) pour la sociologie. Mais ce pluralisme est caractéristique des sciences sociales en raison de la complexité de leur objet. Selon Jean-Philippe Bouilloud, « *contrairement à l'hypothèse souvent évoquée, la pluralité conceptuelle n'est pas une maladie de jeunesse de la discipline. C'est peut-être une donnée essentielle de sa nature même* ». On pourrait ordonner les principales définitions de l'objet de la socio sur un axe qui irait des conceptions les plus objectivistes et positivistes aux positions les plus interprétatives.

- Durkheim : objet de la socio est l'ensemble des manières de faire, de penser et de sentir, tout fait social caractérisé par l'extériorité et la contrainte. Une socio bâtie sur le modèle de la biologie est possible. Un déterminisme s'exerce dans le monde social comme dans la nature. Ses continuateurs de l'école française de socio (Mauss) ont précisé la délimitation de l'objet : l'essence du social réside dans les agrégats humains qui forment des familles, foules, églises (...) ou encore des nations. L'appartenance au groupe inculque des habitudes (...). Ces phénomènes collectifs expriment la vie du groupe en tant que groupe, et celle-ci n'est pas réductible à la somme des composantes individuelles.
- Weber : comprendre par interprétation pour expliquer causalement les activités sociales. La socio relève des sciences empiriques par opposition aux sciences dogmatiques (droit, éthique, esthétique) et propose

une approche originale des phénomènes sociaux

- Georg Simmel, comme Weber localise le social dans les interactions mais à la différence de ce dernier, il considère que le point crucial ne réside pas tant dans les mobiles de l'action mais plutôt dans les formes des interactions. La société écrit Simmel « *existe là où plusieurs individus entrent en action réciproque* » et ces actions résultent soit de certaines pulsions soit de certains buts
- Herbert Blumer définit l'objet de la socio tel que le courant de l'interactionnisme symbolique l'entend : il critique d'abord l'approche en termes de facteurs (sociaux, normes, structures, représentations collectives...) Car, en les élevant au rang de déterminants des façons d'agir et de penser des individus, on opère comme si les humains ne possédaient pas un « Moi » leur permettant d'agir selon leur volonté. Or ce moi participe à la pleine construction des actions sociales à travers les interprétations des différentes situations qu'il produit. Erving Goffman a essayé de tempérer le rejet des structures : « *les individus n'inventent pas le monde du jeu d'échec chaque fois qu'ils s'associent pour jouer (...) ni le système de la circulation piétonne quand ils se déplacent dans la rue* ». De plus, Goffman souligne l'exigence imposée à chacun de présenter à autrui un comportement compréhensible. Il s'agirait là d'une interprétation basique caractéristique de toute situation sociale.
- L'ethnométhodologie dont Harold Garfinkel pose les bases en 1967 apparaît comme une sociologie opposant un refus radical à toute entreprise objectiviste. La socio doit s'attacher à analyser les méthodes que les individus mettent en application lorsqu'ils mènent à bien leurs tâches ordinaires. Il faut donner aux individus une grande part de réflexivité.

En définitive, la pluralité des approches remplit une double fonction heuristique : d'abord elle rend possible la complémentarité des points de vue, la pluralité rend plus complète l'analyse sociologique. Ensuite, cela alimente de manière incessante les controverses entre les différentes approches. Il incite chacune d'entre elles à exploiter au maximum la voie qu'elle a choisie, et contribue à la généralisation de l'examen critique. Il conduit par-là à des croisements, des fécondations et à des combinaisons qui participent à la fois de l'approfondissement des connaissances et de leur objectivation.

### **III) Sociologie des sciences et de la connaissance**

#### **1) La connaissance et la science comme objet de la**

## sociologie

### a) La thèse de Durkheim : l'origine sociale de la connaissance

Durkheim élabore une théorie de la connaissance à travers l'élucidation des fondements de la religion : « *les premiers systèmes de représentations que l'homme s'est fait du monde et de lui-même sont d'origine religieuse. Il n'est pas de religion qui ne soit une cosmologie en même temps qu'une spéculation sur le divin (...), la religion elle-même a commencé par tenir lieu de science et de philosophie* ». La religion a participé à l'élaboration des principales catégories mentales à l'aide desquelles les hommes construisent leur savoir. Durkheim reprend les catégories de l'entendement (Aristote) : temps, espace, genre, nombre, cause. Le temps par exemple n'a pas une origine purement individuelle, la remémoration des états de conscience passée est confuse pour un individu. La catégorie de temps a besoin d'une forme abstraite et stable, des instruments pour diviser, mesurer et exprimer le temps de manière objective. Le temps est une création collective et une institution : « *un calendrier exprime le rythme de l'activité collective en même temps qu'il a pour fonction d'en assurer la régularité* ». Durkheim envisage alors une sociologie de la connaissance qui dépasserait l'opposition entre la thèse selon laquelle il existe des catégories de l'entendement données a priori (Kant), et la thèse empiriste (Hume) : si l'expérience est individuelle, elle se déroule à partir des catégories mentales, qui sont sociales, les représentations collectives : « *produit d'une immense coopération qui s'étend non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps ; pour les faire, une multitude d'esprits divers ont associé, mêlé, combiné leurs idées et leurs sentiments ; de longues séries de générations y ont accumulé leur expérience et leur savoir. Une intellectualité très particulière, infiniment plus riche et plus complexe que celle de l'individu, y est donc concentrée* ». Il est indispensable pour que la société vive que les hommes s'entendent sur ces différentes catégories. Ensuite, pour lui, l'homme a une double nature, organique et sociale, et la société est dans la nature, elle en est la forme la plus sophistiquée (plus complexe), comme la nature, elle a un ordre, une organisation, une régulation.

### b) La thèse de Robert Merton : les affinités entre science, culture et société.

Science, Technology in 17th century England (1938) : modèle pour l'analyse scientifique de la science. Reprend idée de Weber : rapport entre apparition de certaines églises protestantes et évolution de la science. Pour lui, le développement de la science, de l'organisation de la recherche et de la formation des savants n'est pas le fait d'un besoin éco et sociaux de l'époque (GB), mais des affinités avec les valeurs de la culture protestante. Rôle des valeurs et éthos scientifique : « *un ordre normatif intériorisé, un ensemble de principes plus ou moins systématisés qui règlent la conduite de la vie* ». 4 impératifs font l'originalité de cet éthos :

- **L'universalisme** : soumettre les propositions à l'examen de critères de vérification impersonnels, communément accepté, aucune considération de race, de classe, religion ou de sexe...
- **Le communalisme** : caractère collectif de l'activité scientifique, coopération et échange entre génération, contemporains et nations (cf réseaux...). La science est un patrimoine commun > domaine ouvert.

- **Le désintéressement** : soif de connaissance
- **Le doute systémique** : sens critique, participe au progrès des connaissances.

→ Pour Merton, ces impératifs sont des institutions (Parsons : « *un ensemble de relations commandées par des anticipations stables et réciproques entre des acteurs en interaction* ») et sont les conditions sociales du progrès de la science. L'objectivité, la recherche de preuve, le progrès de la connaissance (...) forment progressivement les points d'ancrage d'une culture propre au milieu scientifique, au sein d'un champ scientifique que les valeurs protestantes ont contribué à autonomiser.

## 2) La sociologie des sciences

### a) Programme fort et programme dur en sociologie des sciences

Fin des 60's, Barry Barnes et David Bloor développe une approche radicale de la science = programme fort. La science, comme les croyances et la magie trouve ses fondements dans la société, elle doit donc être analysée de manière identique, et ce donc indépendamment de sa vérité et de sa fausseté. C'est une approche relativiste de la connaissance. Selon eux, « *le point de départ simple des doctrines relativistes est l'observation que les croyances en certains domaines varient et la conviction que celles de ces croyances qui s'enracinent dans un contexte donné, dépendent de ou sont relatives aux circonstances de leur usage* ». Ils n'excluent pas cependant le critère de vérité, par lequel il faut entendre une « *croyance, un jugement ou une affirmation qui correspondent à la réalité, qui saisissent et décrivent les choses telles qu'elles sont dans le monde. Ce langage est vraisemblablement universel. Le besoin d'adopter ou de rejeter certaines affirmations est fondement même des relations humaines* ». Critère difficile à définir, donc en fait c'est le succès de l'application d'une théorie qui fonde sa vérité. De plus, pour eux, les théories scientifiques sont des conventions sociales (les conventions reposent sur 2 critères : leur crédibilité et leur utilité pratique). En France, le programme dur évolue vers un relativisme plus radical. Face à une controverse scientifique qui opposent deux doctrines A et B qui prétendent toutes deux à la vérité, la socio des sciences a deux postures :

- **Programme fort** : montrer que l'assignation des qualificatifs vrai et faux est fonction d'un certain nombre de facteurs objectifs comme la position institutionnelle, les ressources économiques, cognitives et sociales mais aussi symbolique. Pour Bloor et Barnes, la force intrinsèque d'une théorie ne suffit pas généralement à les établir comme connaissance scientifique faisant autorité (une controverse entre un chercheur indépendant et une institution académique sera rapidement réglée...)
- **Programme dur** : pour rendre compte du succès d'une théorie scientifique, il faut s'appuyer sur la *théorie de l'acteur réseau* de Michel Callon et Bruno Latour. Son itinéraire dépend du réseau hétérogène de personnes, d'idées (...) sur lequel la théorie peut s'appuyer. Latour : « *Nous ne tenterons pas d'analyser le*

*produit final, que ce soit un ordinateur, une centrale nucléaire, une théorie cosmologique (...) un modèle économique ; nous suivrons plutôt les chercheurs et les ingénieurs aux moments où ils projettent une centrale nucléaire (...), décomposent les agrégats utilisés dans un nouveau modèle économique. Nous remontrons du produit final vers sa production ».* Ils veulent suivre la science telle qu'elle se fait. Les résolutions de controverses ne sont pas uniquement le fait d'arguments logiques, des conditions sociales entrent en jeu. Ainsi les découvertes de Pasteur en microbiologie sont aujourd'hui reçues comme vérités indiscutables, les conditions qui ont accompagné leur construction sont oubliées. Or pour que la partie soit gagnée, Pasteur a dû créer un laboratoire à partir d'une ferme, milieu organique incontrôlable mais plus convaincant, de fait Pasteur a négocié avec des paysans pour le faire. Ce sont donc les réseaux qui assurent le succès de la science.

### **b) Le programme classique ou rationaliste**

Pour Boudon, le programme classique en socio de la connaissance dispose de fondements plus solides que le programme fort. Il revenait alors à Karl Mannheim d'avoir délimité le domaine de la sociologie de la connaissance en séparant les théories que l'on peut objectivement considérer comme vraies (« universelles ») et les autres qui prêtent à discussion (« relationnelles »). Si le contexte social peut affecter les premières, il ne peut en rien influencer leur validité qui repose sur la logique et l'expérience.

### **c) L'historicité de la raison dans la sociologie de Pierre Bourdieu**

L'auteur assigne aux sciences sociales le projet de récuser « *les deux termes de l'alternative communément admise : l'absolutisme logiciste qui prétend donner des fondements logiques a priori à la méthode scientifique et le relativisme historiciste ou psychologue* » qui renonce aux principes objectifs et universels. Pour Bourdieu, la raison scientifique est le produit de l'histoire. Mais cela ne la rend pas réductible aux facteurs socioéco et culturels. Car la raison scientifique s'affirme toujours et davantage à mesure que croît l'autonomie relative de du champ scientifique et les vérités scientifiques existent et témoignent de l'indépendance relative de la raison par rapport à l'histoire. L'univers scientifique est un microcosme social, doté de règles de fonctionnement propres. Le processus historique institue ces sphères et les détache des influences sociales et économiques, « *les contraintes sociales prennent la forme de contraintes logiques* »